

E viva la festa !

Une licorne et des tiroirs, un nid et des confettis, un crâne, deux cerveaux, des langues de belle-mère et toute une ménagerie d'animaux blancs : c'est sous le signe de la fantaisie et de l'inventivité, que la nouvelle scène artistique italienne s'expose au Magasin. Une exposition incontestablement réussie, qui titille les méninges avec un sens accompli de la fête. Avanti !



Rosa Barba, *Machine Vision Seekers* (2003), film 16 mm en couleur, projection en mouvement ; courtoisie de l'artiste, galerie GioMarconi, Milan, et Carlier/Cebauer, Berlin ; © Photo Blaise Adilon, Magasin CNAC.

C'est le Nido de Nico. Et ça risque bien d'être l'œuvre qui marquera les esprits... Celle dont on se souviendra, parce qu'elle parle à la fois à l'imagination et aux sentiments. Ce n'est pas, cependant, qu'elle soit particulièrement spectaculaire : il s'agit d'une vitrine murale de presque quatre mètres de long, derrière la vitre de laquelle sont donnés à voir des alignements de brindilles, brins d'herbe et bouts de mousse. Il s'agit d'un « écorché » de nid d'oiseau : un vrai nid d'oiseau, que l'artiste Nico VASCCELLARI a disséqué, en en décortiquant chacun des composants, puis en les classifiant par formes, matières, dimensions, etc. Ce dépiautage laisse pantois : autant, du reste, pour le patient ouvrage de l'artiste, que pour ce que cet étalage laisse supposer des travaux herculéens des oiseaux envisageant de nicher. Les plus érudits trouveront une parenté avec les suites de nombres, que le peintre Roman OPALKA compose depuis 1965 ; tandis que les tempéra-

ments davantage portés à la nostalgie y verront une évocation des lignes de bâtons que les enfants traçaient, lorsqu'ils apprenaient autrefois à écrire. Chacun, en tous les cas, s'abimera dans ce dépliement de l'infiniment petit, cette énumération exhaustive d'un monde devenu du coup infiniment grand : planisphère d'un univers où nous n'aborderons jamais.

À dire vrai, ce nid n'est pas la seule bizarrerie, dans cette salle du Magasin, transformée pour l'occasion en cabinet de curiosité. On y trouve aussi une carapace de tortue moulée en bronze patiné (Lupo BORGONOVO), un crâne humain présenté dans un coffret en laiton (Giorgio ANDREOTTA CALO) et un ensemble de pièces exiguës et fragiles rappelant la configuration des flèches ou des appâts de chasse, que Luca TREVISANI a réalisé par l'agglutination de toutes sortes d'éléments disparates : rouleau de ruban adhésif, couteau jetable en matière plas-



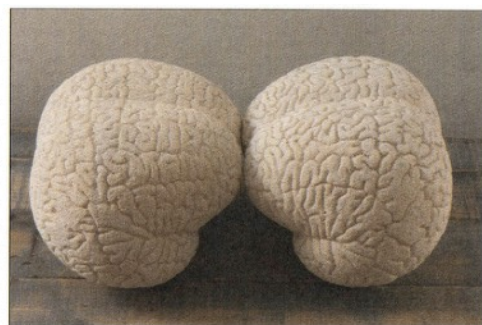
Giuseppe Gabellone, *Untitled* (2009), photographie, impression digitale ; courtoisie de l'artiste et studio Guenzani.

tique, mèche de perceuse, pince à linge, fleurs séchées et fil de fer. On aura compris que l'exposition collective *Sindrome Italiana* revêt parfois les apparences merveilleuses du coffre aux trésors et de la réserve d'antiquailles. Le Magasin nous a habitués, ces dernières années, à d'excellentes expositions collectives ; celle-ci – consacrée à l'émergence d'une nouvelle scène artistique italienne – ne fait pas exception. Yves AUPÉTALLOT, directeur du Magasin, a sélectionné une quarantaine d'artistes nés dans les années soixante-dix et quarantevingt, à charge pour chacun de présenter une pièce nouvelle ou récente. Cet ensemble surprend par sa cohérence et séduit par son inventivité...

D'indéniables lignes de force traversent les créations, a priori pourtant disparates, de ces jeunes Italiens. Ainsi, la conscience politique semble l'une des spécificités artistiques transalpines. Mais cette politisation s'exerce par des biais inattendus, que le visiteur peu imprégné de culture italienne risque de ne guère saisir : telle vidéo à l'apparent érotisme homosexuel (Patrizio Di MASSIMO) constitue en réalité une allusion aux visées expansionnistes de l'Italie fasciste sur le royaume d'Éthiopie ; et tel bloc de pierre taillée

aux allures de sculpture minimaliste (Francesco ARENA) évoque en fait le sort des immigrants africains tentant de rejoindre sur des embarcations de fortune l'île sicilienne de Lampedusa. Nourrie par l'exemple de ses aînés – l'Arte povera des années post-soixante-huitardes –, la jeune génération italienne fait, sans complexe, feu de tout bois, n'hésitant jamais à puiser son dû dans la réalité quotidienne. On songe à Martino GAMPER, lequel compose de remarquables installations de tiroirs (mais oui !) jouant sur des combinaisons de volumes et sur les contrastes du dessin des veines du placage de bois. On songe aussi à Giulio SQUILLACCIOTTI, qui s'approprie des photographies anonymes puisées dans des albums de famille, à partir desquelles il invente de toutes pièces des fictions, qu'il raconte dans des vidéos.

Car la récupération et le recyclage sont des registres volontiers prisés par ces jeunes artistes. Manuel SCANO construit de grosses boules avec des objets de rebut ; Piero GOLIA fabrique une licorne avec l'acier de la carrosserie de son automobile ; Sabina GRASSO reconstitue des scènes issues du répertoire cinématographique ; Rosa BARBA utilise de vieux projecteurs de cinéma, qu'elle



Claudia Losi, *Brains* (2008), faïence blanche, vinaigre ; courtoisie galleria Monica de Cardenas, Milan.

transforme en sculptures mobiles projetant des films sans images ; Salvatore ARANCIO reproduit des gravures du XIX^e siècle représentant des éruptions volcaniques, tandis que Renato LEOTTA photographie d'anciens dessins de relevés archéologiques. Et Giuseppe GABELLONE ne procède guère différemment, se servant de photographies trouvées, qu'il transfère sur de grandes bâches, lesquelles sont montées sur structure métallique, le tout rephotographié dans un décor de terrains vagues : il y a là l'instauration d'une tension entre le réel et l'image, qui nous place dans un état d'hésitation et de flottement proche du songe.

L'onirisme et la rêverie, la fantaisie et la fatrasie, ne sont pas

pour peu, il est vrai, dans le ton très spécifique de la nouvelle scène italienne. Cela va de l'étrangeté (les deux cerveaux en faïence blanche rongée par le vinaigre, présentés par Claudia LOSI) au symbolisme éthéré (la gigantesque photographie réunissant une invraisemblable ménagerie d'animaux blancs, signée Paola PIVI) et du mauvais goût assumé (le portrait de la chanteuse Dolly PARTON, rehaussé de broderie et de touches de maquillage par Francesco VEZZOLI) à la sensualité la plus subtile (la nature morte photographique de Santo TOLONE, somptueuse composition de fruits entièrement pelés, dont le dénudement incongru n'est pas sans susciter un certain trouble). On terminera cette fête des sens par le jeté de cotillons de Lara FAVARETTO : langues de belle-mère actionnées par des bonnes de gaz, et cubes de confettis compressés. On aura compris que les découvertes sont nombreuses dans cette exposition qui intrigue et passionne, mais dont l'esprit piquant ne pèse jamais.

Jean-Louis Roux

Paola Pivi, *One Love* (2007), tirage photographique monté sur aluminium ; courtoisie de l'artiste et galerie Perrotin, Paris.



SI, SINDROME ITALIANA

Exposition collective jusqu'au 2 janvier 2011 au Magasin (centre national d'Art contemporain, site Bouchayer-Viallet, 155, cours Berriat, Grenoble ; tél. 04 76 21 95 84) ; ouvert du mardi au dimanche, de 14 h à 19 h.